

Archéologie
médiévale

Archéologie médiévale

48 | 2018
Varia

David BILLOIN (dir.), *L'établissement de Pratz le Curtillet. Un domaine mérovingien dans les hautes terrasses jurassiennes (fin VI^e-VII^e siècle)*

Édith Peytremann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ archeomed/17879>

ISSN : 2608-4228

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2018

Pagination : 341-342

ISSN : 0153-9337

Référence électronique

Édith Peytremann, « David BILLOIN (dir.), *L'établissement de Pratz le Curtillet. Un domaine mérovingien dans les hautes terrasses jurassiennes (fin VI^e-VII^e siècle)* », *Archéologie médiévale* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ archeomed/17879>

48

2018

Archéologie médiévale

*Ouvrage publié avec le concours
du ministère de la Culture
Direction générale des patrimoines
(Sous-direction de l'Archéologie)*

Revue soutenue par l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Bulletin critique

David BILLOIN (dir.), *L'établissement de Pratz le Curtillet. Un domaine mérovingien dans les hautes terrasses jurassiennes (fin VI^e-VII^e siècle)*, CNRS Éditions, Inrap (Recherches Archéologiques), 2016, 310 p.

David Billoin propose la publication monographique d'un site dont les investigations archéologiques se sont déroulées entre 2000 et 2010.

L'introduction permet au lecteur de se familiariser avec le paysage des hautes terres jurassiennes, même s'il est parfois difficile de s'y retrouver en l'absence de carte comportant les lieux mentionnés. Topographie particulière, milieu réputé hostile, ces hautes terres jurassiennes n'en sont pas pourtant dénuées d'occupations anciennes généralement liées aux principales voies permettant de traverser le Jura.

Dans le deuxième chapitre, il est fait une présentation générale des vestiges, qui débute par une étude géomorphologique, non seulement de la reconnaissance du savoir des Mérovingiens sur le sous-sol du lieu sur lequel ils se sont installés, mais encore de leur savoir-faire lorsqu'ils l'exploitent pour la réalisation architecturale des constructions.

Le premier bâtiment, qualifié d'artisanal, excavé, présente un plan rectangulaire auquel est accolé un petit appentis carré sur le mur pignon sud-ouest et un appentis rectangulaire le long du mur de façade nord-ouest. Sa construction, qui utilise aussi bien le bois que le calcaire local, permet la distinction de deux espaces. Le premier est entièrement clos par des murs en pierre alors que le second, principalement en matériaux périssables, abrite une batterie de quatre foyers à destination métallurgique et domestique. La taphonomie du site a permis la conservation d'une couche d'occupation interne au bâtiment et à son appentis. Un foyer ayant également servi à de la forge se trouve dans la partie sud-est du bâtiment. Ce sont principalement les structures d'équipement qui permettent à l'auteur d'interpréter ce bâtiment comme un atelier de forge. L'atelier est délimité au sud-est par un mur de pierre, dont le tracé sinueux et la localisation suggèrent à l'auteur la proximité d'un chemin.

Le second bâtiment, distant d'une centaine de mètres du précédent, adopte un plan rectangulaire sur lequel se greffe une petite annexe dans l'angle nord-ouest. Il est organisé en cinq pièces et trois accès. La pièce située dans l'angle nord-ouest se singularise, outre ses différents accès, par la présence d'un foyer maçonné, interprété comme potager, et l'importance du mobilier qui y a été découvert. Elle est considérée comme « la pièce à vivre » de l'édifice. La pièce avec laquelle elle communique comporte un puits de deux mètres de profondeur en son milieu. Ce dernier a été aménagé à partir d'une faille karstique. Il est interprété comme un lieu possible de réserve alimentaire. Les deux autres pièces sont supposées remplir des fonctions agricoles, la justification étant reportée aux parties ultérieures. L'annexe est quant à elle

interprétée comme une pièce à destination artisanale, notamment en raison du mobilier qui y a été découvert.

Les matériaux de constructions et l'étude architecturale des deux édifices sont ensuite développés par Christophe Gaston, qui propose des restitutions en trois dimensions, recevables, même si la référence à l'architecture traditionnelle locale peut être contestée en l'absence de marqueur chronologique pour son apparition. L'argumentaire pour la destination des pièces, notamment celles à fonction agricole, laisse, en revanche à désirer, dans la mesure où il se réfère à des auteurs (p. 65) qui s'appuyaient sur des constructions nettement plus récentes pour démontrer l'usage mixte des bâtiments. L'absence d'autres arguments fragilise l'hypothèse qui, par ailleurs, reste tout à fait plausible. Il faut en effet attendre le chapitre suivant pour avoir quelques pistes, notamment celle d'une absence de mobilier céramique au sein de ces deux pièces.

L'examen du mobilier intervient dans un troisième chapitre et débute par une analyse spatiale de sa répartition. La première étude, réalisée par Sylviane Humbert, s'intéresse au mobilier céramique. Ce dernier est abondant en comparaison d'autres sites d'habitats ruraux fouillés dans la région. Le corpus affiche une nette dominance des céramiques à pâte claire, en particulier des céramiques bistres. La forme majoritaire est classiquement le pot à cuire. Il convient de noter que la présentation des céramiques par planche, sans autre précision, ne facilite pas la lecture et la compréhension des groupes techniques et morphologiques. Cette étude est enrichie par l'analyse chimique des pâtes, qui permet de relever au moins trois sources d'approvisionnement possible. Les céramiques bistres proviennent très probablement du secteur du centre de production de Sevrey, en Saône-et-Loire, et plus particulièrement des ateliers localisés dans la forêt de la Ferté. L'étude de la verrerie, conduite par Claudine Munnier, est complétée par des analyses physicochimiques réalisées par Inès Pactat sur quelques fragments de verre plat découverts sur le site. Les résultats des analyses permettent de rattacher les fragments au groupe 3 d'origine syro-palestinienne et de les interpréter comme des fragments récupérés provenant d'un établissement antérieur. La pierre olaire est ensuite étudiée par David Billoin. Le lot découvert se singularise par son importance, pas moins de 204 fragments correspondant à une quarantaine d'individus, dont l'essentiel proviendrait du haut Val d'Ayas en Italie. Les formes représentées sont principalement des pots tronconiques et des gobelets. Les analyses des matières carbonisées réalisées par Martine Regert et Juliette Langlois confirment l'usage domestique des récipients. Un usage artisanal, notamment

pour le récipient pourvu de cinq perforations, n'est cependant pas totalement exclu.

Le mobilier métallique est également présent en abondance sur le site, sans qu'il soit possible de le quantifier exactement, en l'absence de tableau récapitulatif du corpus. Il aurait été préférable de séparer l'armement du mobilier équestre, dans la mesure où il ne participe pas à la même période ou du moins de le préciser dans le texte. Le corpus se distingue, nonobstant l'importance d'un outillage comprenant notamment un fragment de scie, par la présence d'éléments de vaisselle en alliage cuivreux. Le mobilier lithique est représenté par des aiguisoirs et du matériel de mouture étudié par Luc Jaccottey, Tatiana M. Gluhak et Annabelle Milleville. Le corpus est constitué de soixante-cinq fragments, dont une seule meule entière, provenant principalement de la partie résidentielle. Deux roches sont attestées : le grès et le basalte ; aucune n'est de provenance locale.

Le corpus osseux animal, étudié par Benoît Clavel, reste modeste avec 1 095 restes, dont 505 de déterminés. Les résultats de l'étude montrent une consommation de viande d'animaux jeunes, de préférence du porc et des caprinés. L'étude carpologique menée par Julian Wiethold, Marion Cabanis et Jean Cayrol porte sur soixante-six échantillons de contenance variable (52 l à 1 l) de macrorestes végétaux carbonisés provenant de six unités stratigraphiques réparties sur les deux bâtiments. Ce sont au total 188 macrorestes végétaux représentant 22 taxons qui ont été identifiés. Le site de Pratz se distingue des sites de plaine principalement par la part importante du Millet commun dans son corpus de restes céréaliers. Les résultats indiquent par ailleurs une polyculture.

L'étude suivante menée, par Vincent Mougin, concerne les charbons de bois issus des foyers métallurgiques et domestiques. La majorité des 600 charbons recueillis provient du bâtiment résidentiel. Le foyer de forge 18 atteste principalement des charbons de hêtre, type de charbon qui s'avère particulièrement utilisé en métallurgie pour ses propriétés énergétiques. Les charbons issus de l'atelier sont plus variés avec 10 taxons comptabilisés. Cette richesse indique qu'il n'y a pas de sélection et que la collecte de combustible est étroitement liée à l'environnement marqué par un état dégradé du boisement. Quatorze taxons ont été identifiés dans le bâtiment résidentiel. Ils témoignent d'un milieu ouvert en phase de reconquête forestière et peut-être d'un usage de la jachère.

Le quatrième chapitre est entièrement consacré à l'analyse des témoins métallurgiques du site. L'introduction réalisée par Hervé Laurent dresse un rapide état de la question, qui permet de situer la cité des Séquanes comme une région « sans fer » durant le Haut-Empire. Ce n'est qu'à partir du IV^e siècle qu'une production de fer se met progressivement en place. Les restes métallurgiques ont été analysés par Christophe Dunikowski et Marion Berranger. Plusieurs indices (minerai, scories d'aspect coulé et éléments de parois, etc.) témoignent d'une activité de réduction de faible ampleur, pour laquelle aucune structure n'a été découverte. Les activités de post-réduction sont attestées par les scories en culot (27,5 kg) et les déchets métalliques (débris et chutes). L'analyse de la répartition des déchets n'a en revanche pas permis de localiser l'emplacement de l'enclume.

Le cinquième chapitre est l'occasion pour David Billoin de faire la synthèse des résultats en les replaçant dans un contexte régional plus vaste. On peut s'étonner au sujet des bâtiments en pierre (p. 242) de

l'absence de référence aux sites de Montboucher-sur-Jabron (Drôme) ou de Chabrian, L'Hortal (Drôme), alors même que la publication dans lesquels ils figurent est citée par l'auteur.

De manière un peu surprenante dans la construction de l'ouvrage, un sixième et dernier chapitre consacré à une lecture thématique de *La Vie des Pères du Jura* prend place à la suite de la synthèse. D'emblée on peut s'étonner que les auteurs ne se soient pas appuyés sur la réédition revue et augmentée de la traduction de F. Martine de 2004 et qu'ils aient conservés l'édition de 1968.

Le travail interdisciplinaire réalisé sous la direction de D. Billoin mérite d'être souligné même si parfois la succession des études lasse par l'absence d'intégration au projet global. On peut en effet s'étonner que les analyses physico-chimiques ne soient pas plus utilisées pour l'étude céramique, notamment dans la définition des groupes techniques. Il en va de même de l'étude des restes paléométallurgiques, qui aurait probablement mérité d'être associée à l'étude du bâtiment artisanal. Par ailleurs, on peut regretter, contrairement à l'ensemble des autres études, que la méthode archéologique développée à l'occasion des sondages (aucun plan ne permet de comprendre de quelle manière les 16 hectares ont été abordés) et de la fouille n'ait pas été présentée, ce qui aurait parfois aidé à comprendre certaines figures. L'appareil graphique est dans l'ensemble soigné. Il est cependant fort regrettable qu'un certain nombre de figures ne présentent aucun repère géographique (fig. 37, 42, etc.), aucune échelle (p. 95), aucune légende (fig. 9) voire des erreurs de numérotation des structures (fig. 26). Dans l'ensemble, la qualité éditoriale de l'ouvrage est médiocre dans le sens où le texte comporte trop de coquilles tels des doublements de mots (p. 50) et de phrases (p. 249), des néologismes (transjurane¹ en lieu et place de transjurassienne) ou des légendes inconsistantes comme « planche de céramiques ». Le renvoi en fin de volume de l'ensemble des figures couleurs nuit également à la lecture, particulièrement pour le chapitre traitant de la métallurgie.

Cette monographie s'avère malgré tout capitale pour l'étude de l'habitat rural en France et particulièrement pour les régions de moyennes montagnes qui demeurent peu étudiées. Par l'importance des études mises en œuvre, il a été possible aux auteurs de montrer que cette région réputée hostile et désertée était occupée depuis au moins l'âge du fer et qu'elle constituait un lieu de passage important pour les échanges est-ouest. D'un point de vue régional, elle pose les bases pour les recherches futures aussi bien en céramologie, en paléométallurgie, qu'au niveau des études paléoenvironnementales. Comment par ailleurs ne pas souligner son importance quand on connaît la faiblesse du nombre des monographies de sites publiées en France. À n'en pas douter, *L'établissement de Pratz le Curtillet* constituera une référence régionale incontournable.

Édith PEYTRMANN
Craham – Inrap

1. Nom d'une autoroute helvétique.